

Essai

Patrick Guay, Yves Laberge, David Laporte, François Lavallée et Yvon Poulin

Numéro 160, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

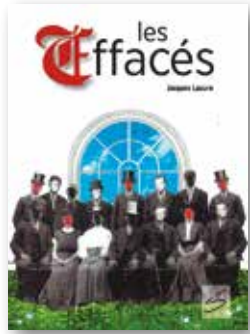
Guay, P., Laberge, Y., Laporte, D., Lavallée, F. & Poulin, Y. (2020). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (160), 52–57.

Jacques Lazure

LES EFFACÉS

Soulières, Saint-Lambert, 2020, 333 p. ; 24,95 \$

L'auteur veut réhabiliter quinze œuvres littéraires du XIX^e siècle. Le résultat donne à réfléchir.



Lazure nous explique le pourquoi et le comment de son entreprise dans une fiction à la première personne qui accompagne les œuvres elles-mêmes, souvent de copieux romans que Lazure réduit à une dizaine de pages chacun. On trouve ici des *digests* de Maturin, James Hogg, Ponson du Terrail, Georges Rodenbach et quelques autres auteurs de récits gothiques ou fantas-

tiques. Lazure invente aussi des dialogues où ces écrivains échantent avec lui sur le sort défavorable réservé à leurs œuvres. Derrière des intentions louables et un travail solide, son projet a quelque chose d'ambigu ou d'ambivalent, pour ne pas dire de contradictoire : « Dans notre siècle de haute performance, où tout va vite, j'ai simplement voulu montrer, à des lecteurs et lectrices d'aujourd'hui, qu'on pouvait encore lire des auteurs d'hier sous une forme abrégée ». Faire court pour contrer notre propension à aller vite...

L'essentiel des romans ainsi dégraissés repose alors sur leur contenu, sur l'anecdote, l'écriture et tout ce qui constitue la teneur littéraire de ces œuvres ayant disparu. On a là des concentrés dont l'intérêt varie de l'un à l'autre ou selon le type de lecture qu'on fait de ces *Effacés*. Est-ce mon sentiment personnel ou le fruit du hasard si ceux de Charlotte Dacre, de E. T. A. Hoffmann et de Maturin m'ont plu et si ceux de Soulié ou de Villiers de l'Isle-Adam sont d'un ennui sans nom ? Qui ou quoi doit-on blâmer : le roman d'origine, le principe du *digest* ou l'auteur des condensés ? *L'Ève future* (1886), par exemple, se retrouve dépouillé de ses caractéristiques propres, de tout ce qui en fait un roman digne de ce nom, malgré ses faiblesses éventuelles ou réelles, malgré son appartenance à une époque révolue et le fait qu'on se tourne parfois vers de telles œuvres parce qu'elles sont justement *autres*. Ramener un récit de 500 pages à quelque dix ou douze pages reconduit l'idée qu'un roman n'est qu'une anecdote plus ou moins élaborée, que la littérature repose sur une matière qui se transpose sans incidence majeure, comme si on réduisait une symphonie à quelques mesures qui permettraient à un auditeur pressé de gagner du temps. Gagner du temps, c'est la grande affaire actuelle, il faut éviter le « gaspillage » que représentent vingt heures de concentration solitaire. Quelle est alors la pertinence du projet de Jacques Lazure ?

Si *L'Ève future* ennuie au point qu'on doive l'amputer de 390 de ses 400 pages, pourquoi se donner la peine d'en proposer un tel sommaire ? Laissons-le dans sa poussière, objet de curiosité pour les historiens patients.

La plupart des œuvres ici proposées étaient des feuillets dont les auteurs, on le sait, étaient payés à la page (au mot ou à la ligne), et avaient ainsi intérêt à étirer la sauce. Certains lui conservaient parfois sa saveur (au roman ou à la sauce), d'autres, moins talentueux ou peu fortunés, la diluaient.

À qui s'adressent ce livre, la fiction qui l'enrobe et les quinze résumés proposés par Lazure ? C'est une autre question qui m'a accompagné tout au long de ma lecture.

En même temps je trouve l'idée intéressante et Lazure, je le souligne, a beaucoup et bien travaillé. Je ne juge pas son travail, seulement le résultat. Il nous propose, concrètement, un magnifique problème, qu'on peut décliner en quelques questions dont la liste reste ouverte : Pourquoi lire ? Lire quoi ? Qu'est-ce que lire et qu'est-ce que lire une œuvre littéraire ? Sous quelle forme devrait-on conserver les œuvres ? De combien de pages devrait-on réduire *Bonheur d'occasion* ou *La nausée* pour qu'un adolescent d'aujourd'hui s'y intéresse ? De 50 ou de 90 % ? Devrait-on accepter le *fast food* littéraire et ramener ces œuvres à une cinquantaine de mots que cet ado pourrait engloutir comme une poutine, en trois minutes, avant de l'oublier ? Je suis sérieux. Le projet de Lazure l'est tout autant. Ces questions restent ouvertes. Lazure a eu le courage, la passion et la patience de répondre. Il m'a également donné le goût d'aller lire au grand complet deux ou trois des titres originaux.

Patrick Guay

Jean-Claude Cloutier

DRUMMONDVILLE, L'INDUSTRIEUSE

GID, Québec, 2020, 207 p. ; 34,95 \$

Après quantité d'ouvrages illustrés portant sur la Gaspésie, la Côte-Nord, et pratiquement tous les coins du Québec, le 63^e titre de la collection « 100 ans noir sur blanc » est entièrement consacré à Drummondville, et ce n'est que justice.



Le principe de *Drummondville, l'industrielle* est le même que pour les titres précédents : près de 200 photographies prises entre 1860 et 1960 racontent la petite histoire de cette ville-carrefour. Lui-même Drummondvillois, Jean-Claude Cloutier résume deux siècles d'histoire, et son introduction rappelle d'emblée que « la communauté anglophone est dominante au moment de la fondation de la ville », en 1815.

Drummondville, l'industrielle se divise en cinq sections

montrant des paysages, des commerces et le marché public, des industries comme la tannerie ou la fonderie, les grands chantiers et pour finir diverses scènes de la vie quotidienne drummondvilloise, avec une nette prépondérance des sports. Mais l'ouvrage se distingue par ses nombreuses photographies d'usines ayant pratiquement disparu du paysage québécois, comme cette fabrique d'allumettes ou encore cette manufacture de tissus de soie naturelle. Les légendes, d'un paragraphe chacune, sont indispensables pour bien saisir la pertinence des images choisies, car beaucoup de lieux décrits ont disparu : églises ravagées par les flammes, usines reconverties, ponts de bois, aréna couvert pour le hockey.

Sur le plan sémiologique, certaines des photographies sont particulièrement éloquentes : ainsi, autour de l'édifice du Woolworth's, au centre-ville, on pouvait voir en 1957 de nombreuses enseignes publicitaires, des panneaux de signalisation routière avec la numérotation ancienne des routes 9, 13 et 22. Et sur le toit du Woolworth's, une publicité annonçait – déjà ! – la célèbre Librairie Ferland, sur la rue Lindsay, dans le quartier central de Drummondville. Dans les dernières pages, on revoit aussi des processions et défilés, qui se sont tenus jusque dans les années 1970.

Les amateurs d'enseignes anciennes (de Coca-Cola, de Pepsi) seront particulièrement ravis par au moins trois photographies d'époque montrant des épicerie ou des casse-croûte. On reconnaît par ailleurs les façades de plusieurs stations-service (dont une de la défunte compagnie White Rose), du supermarché Dominion ou encore la vitrine du magasin général J. N. Turcotte, en 1890. Même les non-Drummondvillois pourront apprécier ce témoignage d'une ère révolue.

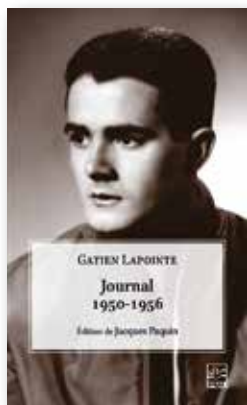
Yves Laberge

Gatien Lapointe

JOURNAL 1950-1956

Presses de l'Université Laval, Québec, 2020, 117 p. ; 12,95 \$

Émouvante comme peuvent l'être certains jeunes hommes, d'une candeur touchante dont on n'a pas idée, voici une toute petite perle de notre patrimoine littéraire.



Le poète Gatien Lapointe (1931-1983) a tout juste dix-huit ans quand il entreprend ce journal, le plus ancien des documents conservés dans le fonds éponyme à la BANQ de Trois-Rivières. On ne s'étonne pas des quelques émois et tourments qui font très « années cinquante » et nous rappellent les journaux intimes de Saint-Denis Garneau ou de Fernand

Ouellette, par cette proximité avec le religieux ou le spirituel, même quand le jeune Lapointe s'en plaint : « Les curés n'ont jamais su comprendre les problèmes du jeune homme ». Ce rapport trouble et douloureux au corps, à son propre corps, on le comprend aussi : « Je suis étranger à moi-même. Mon corps est distant, je dois être terriblement faux ! », écrit Lapointe. On a l'impression de lire ici l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*, mais également Kafka, le cynisme décapant en moins. Apparaissent aussi au fil des entrées le sentiment amoureux, son avenir et sa vocation de poète. C'est d'ailleurs sur ce mot que le journal prend fin : « Ô la triste intimité de ma vocation... »

Est-ce le genre lui-même qui appelle les nostalgiques ? Le tout jeune homme de vingt ans s'observe et se demande déjà où a fui le temps : « Plaisir indicible de me rappeler longuement mes belles années passées ! Mon bonheur serait-il désormais fini, maintenant que l'ennui et la douleur font de grandes places stériles dans ma tête ! » Il se reproche d'être « incapable de Beauté ». Pourtant, J'hésite entre sourire et m'émouvoir. J'y vais d'une émotion en coin.

Le journal renferme des injonctions, des appels durs à soi-même (« Ah ! devenir autre que soi », « essayer de n'être point médiocre »), et de la déception, forcément (« Je suis déçu ; je suis déçu de moi-même et de la vie également »), tant l'exigence s'impose lourdement. On surprend aussi des tranches de son quotidien : le travail (« Je travaille toutes les nuits jusqu'à 3 et 4 heures du matin »), les visites à la famille (« Visite royale chez moi »), des rencontres avec des amis, ses lectures (Gabriel Marcel, Rimbaud, Éluard) et ses projets (une thèse et une pièce de théâtre qui n'aboutiront jamais). Au cours des dernières années (1955 et 1956), la poésie et le lyrisme s'invitent. Si l'on ne trouve à proprement parler qu'un seul poème en bonne et due forme, plusieurs entrées figurent de véritables poèmes en prose : « Trop de grâce décidément, on soulève la terre. J'ai faim. J'ai grand faim. J'alerte toute la ville. Mes compagnons et souverains de classe me croient d'un esprit fantastique ».

À un ou deux endroits la chronologie est bousculée et rétablie, nous informent les notes, mais j'avoue que les explications elles-mêmes ne m'éclairent parfois qu'à moitié. Quoi qu'il en soit, j'étais plus attentif à une voix et à un propos, et la question de l'édition matérielle du texte ne m'a pas distraité outre mesure.

Une introduction de Jacques Paquin ouvre ce petit ouvrage. Un appareil critique relativement discret balise notre lecture. Quel plaisir de savoir ce que le jeune poète lisait à telle époque, quels cours il a suivis, qui il fréquentait. On sait toute la patience que cette recherche implique : saluons Paquin.

Ce journal ne grossira pas les rangs des grands journaux intimes du siècle dernier, ceux des Franz Kafka, Paul Léautaud et Jean-Pierre Guay. On a affaire à autre chose : un élément discret de l'inventaire historique.

Patrick Guay

Hélène Merle-Béral

L'IMMORTALITÉ BIOLOGIQUE

Odile Jacob, Paris, 2020, 168 p. ; 35,95 \$

Médecin spécialiste des leucémies, Hélène Merle-Béral se penche dans son dernier essai sur la notion d'immortalité du point de vue aussi bien historique ou biologique que technologique. En dépit des efforts qu'a fait l'humanité depuis la nuit des temps pour retarder la mort ou pour la déjouer en « inventant » une vie après elle, celle-ci a toujours fait partie du cycle du vivant. Du moins jusqu'à maintenant.



Toujours l'être humain a cherché le Saint Graal de la vie éternelle. Le premier endroit où chercher, nous dit l'auteure, c'est dans la nature. À titre d'exemples, elle énumère quelques variétés de végétaux dont la longévité peut parfois se chiffrer en siècles ou en millénaires, comme c'est le cas des colonies de posidonies, des plantes sous-marines qui poussent au large des Baléares et qui peuvent atteindre entre

80 000 et 200 000 ans. Elle donne également quelques exemples tirés du monde animal, comme les carpes koï, qui vivent jusqu'à 200 ans, ou la tortue géante des Galápagos, qui vit jusqu'à 170 ans, ou encore le tardigrade (ourson d'eau), qui résiste à des températures extrêmes (-272°C et +150°C) et qui peut être décongelé intact après 2 000 ans. C'est pourquoi, nous dit l'auteure, « [l]a connaissance des mécanismes moléculaires qui sous-tendent les extraordinaires propriétés de certains animaux [et de certains végétaux] nous ouvre des voies pour [...] progresser dans la compréhension de ce qui nous fait vieillir, nous rend malades et nous fait mourir ».

Pourtant, ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale, autour des années 1950, que le monde médical commencera à s'intéresser aux mécanismes du vieillissement et de la mort. Pour le vieillissement, la première question qui se pose, c'est celle de la part du patrimoine génétique dans la longévité d'un individu. La réponse fluctue énormément, variant entre 7 % et 30 % selon les publications. On sait également que notre comportement de même que nos modes de vie peuvent agir sur ce patrimoine génétique et de ce fait modifier l'espérance de vie. En ce qui concerne la mort, Hélène Merle-Béral nous rappelle que les parties du corps ne meurent pas toutes en même temps. Ce qui fait que la notion de mort diffère selon les pays et les époques. Il faut distinguer, nous dit l'auteure, la mort de l'individu et celle de ses cellules, de ses organes et de ses tissus. Ainsi, grâce au progrès de la technologie, on peut maintenant « vivants » des individus cérébralement morts.

Mieux encore, avec l'essor du numérique et de l'intelligence artificielle, joint aux avancées de la génomique, est apparue une nouvelle conception de l'être humain, nous dit Hélène Merle-Béral : le transhumanisme. Selon ce courant de pensée, la mort n'est qu'un problème technique qu'on pourra résoudre quand l'homme saura se libérer de la servitude de son corps grâce à l'intelligence artificielle. On pourrait également numériser le cerveau et renoncer à l'immortalité biologique au profit d'une immortalité numérique. Comme le dit le grand patron de Tesla, l'excentrique Elon Musk, deux options s'offrent à l'humanité : « fusionner avec l'intelligence artificielle ou devenir obsolète ». Pareilles perspectives donnent le tournis.

Parfois vertigineux quand il évoque ces avancées, *L'immortalité biologique* ébranle nos convictions les mieux ancrées concernant l'humanité. Même si certains passages sont d'une lecture exigeante – celui sur le vieillissement moléculaire par exemple –, le panorama de la longue quête de l'être humain pour vaincre la mort que brosse Hélène Merle-Béral ne pourra qu'intéresser toute personne le moindrement curieuse de la marche du monde en général et de la science médicale en particulier.

Yvon Poulin

Hugues Théorêt

LA PEUR ROUGE

HISTOIRE DE L'ANTICOMMUNISME AU QUÉBEC, 1917-1960

Septentrion, Québec, 2020, 216 p. ; 24,95 \$

La Loi protégeant la province contre la propagande communiste est sanctionnée le 24 mars 1937. Cette loi spéciale donne au procureur général du Québec – l'honorable Maurice Duplessis – le droit d'interdire toute publication au service de la diffusion d'idées bolchéviques, ainsi que de mettre sous clés un établissement soupçonné d'abriter des réunions communistes.



Mieux connue sous l'appellation *Loi du cadenas*, cette mesure constitue l'un des jalons de l'anticommunisme québécois, de cette peur rouge bien réelle dont Hugues Théorêt nous dit, moult citations à l'appui, le caractère largement fantasmé de ses motivations, vu le nombre limité de sympathisants à la cause communiste dans la province. La crainte tiendrait plutôt de l'épouvantail érigé par des gardiens de la foi soucieux de préserver leur

contrôle sur une population exposée à la menace du matérialisme impie.

Aux yeux du clergé en effet, les communistes inquiètent d'autant plus qu'ils remettent farouchement en question la hiérarchie des classes. Dès lors, l'Église, par le truchement de nombreux organes passés en revue par Théorêt, entame une campagne de propagande misant sur la terreur : « Déguenillés, amaigris, les yeux hagards », rapporte l'abbé Georges Gauthier, « les enfants russes s'en vont à travers les campagnes, exposés au froid, à la chaleur, à la pluie ou à la neige. [...] Ils vivent comme ils peuvent des bénéfices du vol ou des produits du vice ». Les portraits proposés sont uniment bicolores.

D'autres événements alimentent la paranoïa. En même temps que le macarthysme déploie ses tentacules au Sud, l'affaire Gouzenko perce à jour un réseau d'espionnage canadien à la solde des Soviétiques. Dans le sillage, Fred Rose, député fédéral, est condamné à l'exil. Malgré cela, le feu de l'anticommunisme s'éteint lentement. Après la mort de Duplessis en 1959, rares sont ceux qui soufflent sur les braises d'une idéologie étouffée par l'émergence d'une gauche catholique inspirée du courant personnaliste français. *L'Action nationale* s'y consacre un temps, loin d'en faire son cheval de bataille. Par ailleurs, la mainmise de l'Église sur la politique s'effrite et de nouveaux défis se posent à la société québécoise. Le nationalisme, le bilinguisme et le féminisme relèguent enfin à l'arrière-plan des enjeux sociopolitiques ce péril rouge qui n'est déjà plus qu'un fantôme pâlisant.

David Laporte

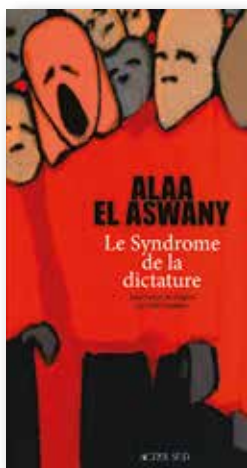
Alaa El Aswany

LE SYNDROME DE LA DICTATURE

Trad. de l'anglais par Gilles Gauthier

Actes Sud, Arles, 2020, 204 p. ; 38,95 \$

Le romancier et nouvelliste arabe, qui vit aujourd'hui à New York, revient sur ses années égyptiennes. Né et ayant grandi sous la dictature de Gamal Abdel Nasser, il en brosse le portrait à travers une multitude d'anecdotes et de souvenirs.



L'auteur de *L'immeuble Yacoubian* et des *Chroniques de la révolution égyptienne* élargit sa réflexion à d'autres dictatures, en mettant en lumière leurs caractéristiques communes. Et elles sont nombreuses.

Premier constat : tous les tyrans souffrent de narcissisme, de mégalomanie, de paranoïa et de sadisme. Aucun n'hésite à recourir à la terreur et à la torture pour imposer ses volontés à la population. Pour y arriver, les tyrans peuvent compter sur

le soutien des institutions sociales et étatiques préalablement

misés sous leur coupe : la presse, la police, l'armée et l'appareil judiciaire. Enfin, la création du mythe de la patrie menacée par de prétendus complots étrangers vient justifier le fait que le chef doit faire montre d'une autorité implacable pour le bien même du peuple.

Jusqu'ici cette analyse du fonctionnement des dictatures est assez convenue. Toutefois, l'élément nouveau qu'apporte El Aswany à notre réflexion, c'est le rôle que joue « le bon citoyen » dans le maintien de ces régimes. « Le bon citoyen », écrit l'auteur, n'éprouve pas d'intérêt pour ce qui est extérieur au cadre des exigences de son existence quotidienne. Il a compris que tout ce qui se passe dans son pays est décidé uniquement par son chef d'État et que, s'il essayait de jouer un quelconque rôle dans les affaires publiques, cela n'y changerait rien et aurait pour effet d'attirer sur lui des catastrophes : l'emprisonnement, la torture, la mort. » Aussi est-il prêt à toutes les compromissions.

On peut parler de schizophrénie sociale quand l'hypocrisie dans la vie politique s'étend progressivement à tous les domaines de la vie civile et quand la corruption passe de l'état de concept à celui de pratique quotidienne généralisée. Alors, pour le bon citoyen, « le meilleur plan est de s'isoler lâchement [...]. Il n'y a pas d'intérêt collectif, seulement son intérêt propre et celui de sa famille ». Par contagion, il devient lui-même un mini-dictateur qui adopte dans sa vie quotidienne les mêmes attitudes. Les bons citoyens sont donc en partie coupables de la longévité du pouvoir des dictateurs.

Ce côté « volontaire » de la servitude trouve son expression la plus manifeste dans l'étonnante apathie de millions d'individus devant la volonté d'un seul homme, souvent un individu assez médiocre en soi. Cette forme d'assentiment à leur propre sujétion est un aspect de la dictature dont on parle assez peu. C'est, pour nous, ce qui a fait l'intérêt principal du *Syndrome de la dictature*. Les autres pistes de réflexion suivies par Alaa El Aswany, qui sont loin de manquer d'intérêt elles aussi, portent sur les causes, les symptômes, les méthodes de propagation et les moyens pour prévenir l'apparition des dictatures.

Yvon Poulin

Valéry Giroux

L'ANTISPÉCISME

Presses universitaires de France, Paris, 2020, 125 p. ; 17,95 \$

Après *L'éthologie* (2017), *L'éthique animale* (2018) et *Le véganisme* (2019), il était logique que l'universelle collection « Que sais-je? »ponde un précis sur l'antispécisme.

C'est Valéry Giroux, qui avait d'ailleurs cosigné le titre de 2019, qui initiera le lecteur à cette tendance à la fois nouvelle (« Les termes 'spécisme' et 'antispécisme' étaient totalement inconnus du grand public jusqu'au milieu des années 2010 ») et ancienne (« Il y a près de vingt-six siècles, en effet, Empédocle [...] fus-

tigeait déjà les mangeurs de viande »). La Québécoise, soit dit en passant, ne cache pas son parti pris : « [...] la majorité des réflexions portant sur ce thème sont menées d'un point de vue critique, d'un point de vue antispéciste. L'autrice de ce livre n'échappe pas à cette règle ».

Qu'est-ce que l'antispécisme ? C'est volontairement que le terme est calqué sur les mots « sexisme » et « racisme ». Les antispécistes cherchent en effet à abolir, après la discrimination basée sur le sexe ou sur la race, la discrimination basée sur l'espèce. En d'autres termes, les animaux doivent être traités comme nos égaux.



Concrètement, il s'agira bien sûr de supprimer toute consommation de viande, mais aussi d'œufs et de lait, ainsi que d'interdire tout produit d'origine animale tel que la laine ou le cuir. *Exit* en outre tout ce qui fait souffrir nos amies les bêtes, tels les zoos, cirques, corridas ou expériences de laboratoire.

En trois chapitres soigneusement structurés, l'autrice nous présente dans un premier temps les concepts fondamentaux, à commencer par la « sentience », soit le fait que les animaux ont des sensations et des émotions comme les humains, ce qui est la raison fondamentale pour laquelle on devrait leur accorder des droits. La notion d'espèce, aussi, est savamment remise en cause par l'exploration darwinienne des contours flous de la notion. Dans un deuxième temps, les différents types d'antispécisme (radical, modéré, attributif...) sont définis, puis une dizaine de pages sera réservée aux « objections à l'antispécisme », toutes battues en brèche. Quant à l'idée que l'humain serait supérieur aux autres animaux, on souligne que rien n'est moins évident dans les cas où l'humain en question est un bébé, un vieillard impotent ou un déficient intellectuel.

Si les deux premiers chapitres sont stimulants et instructifs, le troisième est sans doute le plus intéressant, car il nous porte à l'avant-garde du mouvement en posant des problèmes qui ne sont toujours pas résolus – ou en tout cas, pas de façon unanime. Par exemple, que faire avec les vaches et les poules, qui seront rendues à leur liberté mais ne peuvent survivre dans la nature ? Certains prétendent qu'il faudra laisser ces espèces s'éteindre, d'autres qu'il faudra partager nos espaces urbains avec elles, espaces qu'on devra bien sûr adapter en conséquence, comme on le fait pour les handicapés. Beaucoup s'interrogent aussi plus généralement sur la responsabilité de l'humain envers la souffrance animale, même non causée par lui, en vertu du principe d'assistance à personne en danger – car les animaux, dans le monde antispéciste, seront juridiquement des « personnes physiques ». Ainsi, faudra-t-il protéger les

gazelles contre les lions ? Certes, affirment des tenants de la cause, ce qui suppose bien sûr qu'on devra du même coup éviter la famine aux félins en les nourrissant de « protéines végétales », voire en les modifiant génétiquement « de manière à le[s] débarrasser de [leur] besoin biologique de consommer de la chair animale ». D'aucuns poussent la réflexion sur la souffrance jusqu'à conclure, comme Estiva Reus dans le titre d'un ouvrage publié en 2018, qu'il faudrait *Éliminer les animaux pour leur bien*.

De manière générale, la relation avec la faune sauvage pose toutes sortes de questions, la première étant de savoir si l'être humain cause plus de tort que de bien en se mêlant de la vie de ses voisins, même avec bienveillance. D'où la conclusion : « La meilleure manière de les appréhender politiquement serait de les considérer comme des membres de nations souveraines [...]. Il s'agirait notamment de [...] respecter leur autonomie en leur octroyant le droit à l'autodétermination ».

Dans son exposé richement documenté, Valéry Giroux prend soin de faire les distinguos qui s'imposent : les antispécistes, tout en préconisant de traiter les animaux non humains à l'égal de l'humain, ne prétendent pas étendre ce droit à tous les êtres du règne animal, mais seulement à ceux qui sont « sentients », c'est-à-dire capables d'éprouver la peur, le plaisir, la douleur, la joie, etc. Cela exclut sans doute les invertébrés, quoique la science puisse encore nous réserver des découvertes. « Certains céphalopodes seraient conscients [...], mais le cas des insectes, des crustacés et des bivalves est moins clair. » De même, l'autrice reconnaît sans ambages qu'une truite n'a que faire de la liberté de conscience.

François Lavallée

Federico Fellini

LE LIVRE DE MES RÊVES

Trad. de l'italien par Renaud Temperini

Flammarion, Paris, 2020, 583 p. ; 99,95 \$

Federico Fellini aurait eu 100 ans en 2020. Durant les années 1960, on le considérait comme le cinéaste le plus imaginatif au monde, dépassant même Chaplin, Welles, Antonioni et Bergman.



C'est au cours de cet âge d'or du cinéma que Federico Fellini (1920-1993) a réalisé ses plus beaux longs métrages (dont *La Dolce Vita* en 1959 et *8½* en 1963) ; c'est aussi au moment d'atteindre le cap de la quarantaine qu'il a entrepris de retranscrire et de visualiser ses rêves. À ne pas confondre avec le catalogue *Quand Fellini rêvait de Picasso* d'Audrey Norcia et

Jean-Max Méjean, paru en 2019 aux éditions Rmn, cet énorme *Livre de mes rêves* reprend les carnets secrets du cinéaste, qui retranscrivait ses rêves et cauchemars en les illustrant de croquis. Comme une invitation à la psychanalyse, *Le livre de mes rêves* est incontestablement, à mon avis, la publication la plus intime sur le cinéma. On sait par ailleurs que le philosophe Theodor W. Adorno faisait de même, et ses rêves ont également été traduits en français.

Doué d'une imagination foisonnante et marqué durant sa jeunesse par le fascisme vécu de l'intérieur, Fellini décrit ses obsessions d'artiste vivant dans l'Italie catholique : la tentation adultérine, la luxure, les liaisons dangereuses, les chemins interdits et les barrières qui le bloquent, sans oublier l'idée récurrente du doute quant à l'existence de Dieu. En 1961, Fellini écrivait : « [...] je n'arrive pas à faire un pas. Il y a partout des bennes de ciment, des tubes, des poteaux, des perches, des tas de gravier, de sable, de bidons. Un petit escalier en colimaçon monte en spirales en dehors de ce labyrinthe ». Les accusations, les punitions et le sentiment de culpabilité y sont omniprésents : « On m'a emprisonné et je ne sais pas pourquoi ».

On reconnaît dans ces récits oniriques l'atmosphère du prologue étouffant de *8½*, ou la séquence insolite du vieillard perdu dans l'épais brouillard, dans *Amarcord* (1973). Ces séquences exprimaient l'angoisse de la mort.

Les rêves de Fellini constituent un matériau brut et parfois démesuré, exempt de toute censure ; il ne s'agit pas d'un texte continu, et ces carnets n'étaient évidemment pas destinés à être publiés. L'excellente traduction française de Renaud Temperini est indispensable : toute la dernière moitié du livre reprend page par page les textes – d'une calligraphie souvent illisible – et annotations (qui sont en italien dans la première moitié). Tout ce livre nous ramène à une œuvre restée inégalée, et désormais enrichie par ces archives inespérées.

Yves Laberge

Ronald Wright

BRÈVE HISTOIRE DU PROGRÈS

Nouvelle édition revue et augmentée

Trad. de l'anglais (Canada) par Marie-Cécile Brasseur

Bibliothèque québécoise, Montréal, 2020, 242 p. ; 12, 95 \$

BQ propose une édition revue et augmentée de *Brève histoire du progrès*, publié la première fois en 2004 et traduit en vingt-quatre langues depuis. L'ouvrage a été vendu à plus de 500 000 exemplaires et a figuré sur la liste des meilleurs vendeurs canadiens pendant plus d'un an.

S'il reconnaît quelques découvertes remarquables depuis 2004 (par exemple celle de nouvelles branches d'hominidés comme l'*Homo floresiensis* ou encore les *Denisoviens*) « le cours des événements n'a [...] pas dévié de sa trajectoire alarmante », estime Ronald Wright.



À la manière d'un Yuval Noah Harari dans *Sapiens*, mais en plus succinct et en plus pessimiste, Wright fait de son essai une synthèse du développement des sociétés humaines depuis l'apparition des premiers hominidés en Afrique il y a des centaines de milliers d'années jusqu'à leur domination totale de la planète aujourd'hui. Il en analyse également les conséquences.

« Une planète saccagée et pillée, privée de diversité et de vie sauvage et de résilience, et jonchée de rebus », tel est le bilan de l'activité d'*Homo sapiens* sur Terre depuis son apparition. « Le progrès, écrit Wright, a une logique interne qui, au-delà de la raison, peut mener à la catastrophe. » Il cite l'exemple des armes : « Il a fallu près de 300 000 ans pour passer de la première pierre éclatée à la première fusion du fer. Trois mille ans seulement ont séparé le premier fer de la bombe à hydrogène. »

Parlant de l'humanité telle qu'elle est aujourd'hui, il écrit : « [C]ontrairement aux autres singes, nous avons trafiqué [...] plus que jamais notre destinée. Il y a belle lurette qu'a disparu cette illusion du siècle des Lumières, l'Homme naturel [...]. Nous sommes devenus les créatures expérimentales de notre propre fabrication ». Bref, l'acquis a pris le dessus sur l'inné, la culture sur l'instinct.

Pas de quoi être fier non plus du traitement que nous faisons subir à nos écosystèmes. « Une odeur putride d'extinction suit *Homo sapiens* dans son périple autour du monde. » Aujourd'hui, 96 % de la biomasse terrestre est composée d'humains et d'animaux domestiqués, la vie sauvage n'occupant plus que 4 % de celle-ci. Ce n'est donc pas d'hier que l'Homme pille et épuise son environnement.

Cette *Brève histoire du progrès* se lit donc comme un dossier à charge contre l'humanité. Le « progrès » dont il est ici question ressemble à une longue marche vers l'extinction de l'espèce humaine, celle-ci recherchant toujours la satisfaction à court terme plutôt que de réfléchir et d'agir pour le long terme. Avec son sens aigu de la formule, Ronald Wright écrit : « [N]ous faisons fonctionner un logiciel du XXI^e siècle sur du matériel dont la dernière mise à jour remonte à 50 000 ans ou plus ».

Dérangeant, stimulant, stressant, éclairant, *Brève histoire du progrès* est tout cela à la fois. Mais la thèse extrêmement pessimiste de Ronald Wright sur l'avenir de l'Homme (ou son non-avenir plutôt) n'est pas de nature à réjouir tous les lecteurs. Déprimés de toute nature s'abstenir.

Yvon Poulin